VI. — Mgr Langevin, *O. M. I.*, Archevêque de St-Boniface.

Le 15 *juin dernier ramenait le dixième anniversaire de la mort du regretté Mgr Adélard* LANGEVIN, *Archevêque de Saint-Boniface* (1885-1895-1915). *Nous ne saurions, à cette occasion, mieux évoquer son souvenir qu'en reproduisant le texte de l'admirable Éloge funèbre prononcé — aux funérailles du vaillant prélat, le* 20 *juin* 1915 — *par S. G. Mgr Paul Bruchési, Archevêque de Montréal* (1).

MESSEIGNEURS, MES BIEN CHERS FRÈRES,

Le deuil qui frappe le Diocèse de Saint-Boniface, atteint l'Église canadienne tout entière. Un grand évêque et un grand patriote est mort. C'est le beau témoignage que lui rendent, unanimement, catholiques et non-catholiques, amis et adversaires.

Le coup a été soudain. Je comprends qu'il ait jeté la consternation parmi vous. Un père admiré, estimé, aimé vous a été ravi. Laissez-moi vous dire que j'ai perdu, moi, non seulement un collègue, mais un vieil ami de cœur.

Je l'ai connu dès l'enfance. Dans la famille, il fut un fils affectionné et soumis ; au collège, un élève studieux, charmant, enjoué, exemplaire ; plus tard, un religieux fervent, embrasé de l'amour des âmes ; puis un évêque selon le cœur de DIEU, le bon pasteur qui connaît ses brebis, que ses brebis connaissent et qui, à l'exemple du divin Maître, sait donner sa vie pour elles, sans jamais compter avec les fatigues et les peines.

Vous l'avez vu à l'œuvre, pendant vingt ans. Admi-

(1) Nous reproduisons cet Éloge funèbre d'autant plus volontiers que les « *Missions* » n'ont jamais, depuis sa mort, parlé de l'illustre Archevêque de Saint-Boniface. Elles ont, seulement, annoncé sa *Vie* par le R. P. Adrien MORICE : Voir « *Missions* », 53e année, No 210 (décembre 1919) : *Quelques Ouvrages parus pendant la Guerre* (pages 391-392).

nistration de son vaste diocèse, — courses à travers la plaine immense, jusqu'aux missions les plus lointaines et les plus pauvres, — tournées de confirmation, — prédications incessantes, — voyages à Rome, afin de recevoir du Vicaire de Jésus-Christ lumières, directions et encouragements, dans les luttes qu'il avait à soutenir, et jusqu'à la cour de l'Empereur d'Autriche, dans l'intérêt des Galiciens catholiques, — correspondances multipliées avec les pouvoirs civils : rien ne lui a coûté. Sa belle devise était toujours présente à ses yeux : *Depositum custodi* — Garde le dépôt qui t'a été confié. Il s'est dépensé sans mesure. Il a été le chevalier sans peur, combattant pour la cause du droit et de la justice. L'école, telle que le droit naturel la veut et telle que l'Église catholique la conçoit, n'a trouvé, nulle part, de plus vaillant, de plus inlassable défenseur.

Mais, mes Frères, ce n'est pas une oraison funèbre de cet éminent prélat que je dois faire devant vous, ce soir. Une voix autorisée et sympathique se chargera de cette noble tâche, mardi prochain, à la cérémonie des funérailles. Répondant à l'invitation de Mgr l'Administrateur, plus péniblement affecté que tous les autres par cette mort imprévue et tragique, je viens, simplement, évoquer des souvenirs intimes et vous raconter les derniers moments de votre archevêque bien-aimé. Car, vous le savez, Dieu a voulu qu'il fût assisté, à l'instant suprême, par son ancien ami de collège et son frère dans l'épiscopat. Je vais donc, dans un entretien cordial et familier, vous dire ce que je sais et ce que j'ai vu. Je suis ici, je le sens, un ami qui apporte une parole de consolation à des orphelins éplorés.

Mgr Adélard Langevin vit le jour à Saint-Isidore, dans le Comté de Laprairie. Il garda pour ce coin de terre l'affection la plus fidèle et la plus tendre. Il ne faisait jamais un voyage dans notre Province, sans le revoir. C'était pour lui un besoin du cœur. Il y revoyait sa famille, les amis, ceux qui étaient si fiers de rappeler qu'ils l'avaient connu tout petit ; il priait, au cimetière, sur des tombes bien chères, et, dans l'église paroissiale,

il aimait à parler au peuple, à lui dire ses sollicitudes, ses luttes, ses désirs, ses espérances. Que de fois, je le sais, il a fait verser à ses auditeurs des larmes d'émotion ! On voyait quel amour il avait pour sa patrie.

Ses parents étaient des chrétiens convaincus, des modèles de foi et de piété. Il fut donc à excellente école, dès l'âge le plus tendre. Il n'oublia jamais les leçons qu'il y reçut.

L'instituteur du village était un Français, homme remarquable par ses connaissances pédagogiques, comprenant l'importance de sa mission, bon, dévoué pour ses élèves et particulièrement désireux, non seulement de les instruire, mais de faire d'eux des hommes de caractère. Le jeune Adélard s'attacha à lui et profita de son enseignement. Il l'aima toujours et nous en parlait, plus tard, avec reconnaissance et attendrissement.

Il n'avait pas onze ans, quand il entra au Collège de Montréal, dirigé par les Prêtres de Saint-Sulpice ; mais il était parfaitement préparé pour les études classiques. J'arrivai à cette maison en même temps que lui. Nous fûmes amis dès la première heure, et nous l'avons été jusqu'à la fin. Nous étions plus de cinquante condisciples, au début. Ce nombre diminua avec les années. A la fin de notre cours, nous n'étions plus qu'une vingtaine. Mais entre nous s'étaient formés des liens bien doux et bien forts. Nous voulions rester unis, et nous signâmes la promesse sacrée de rester fidèles au devoir, d'avoir sans cesse à cœur l'honneur de notre classe, de travailler pour l'Église et notre pays. Et, comme l'amitié vraie ne s'arrête pas à la tombe, il fut stipulé qu'advenant la mort de l'un de nous, ses confrères diraient ou feraient dire trois Messes pour le repos de son âme. Allez dans la chambre de Mgr LANGEVIN, à l'archevêché : vous y verrez le groupe des amis de 1874. Il est là, à une place de choix, — comme, du reste, dans une autre chambre de l'Archevêché de Montréal. Beaucoup sont partis déjà. Nous ne restons plus que sept. La vie est bien courte. Ce n'est pas se tromper que de l'appeler un rêve.

Mgr LANGEVIN, j'en suis sûr, n'avait jamais pensé à

autre chose qu'au sacerdoce. Mais le moment venu de se donner à DIEU, il voulut se donner sans réserve, dans le dévouement le plus héroïque et le plus complet. Tout quitter et aller au loin, là où l'enverrait l'obéissance, pour porter aux infidèles les lumières de l'Évangile : tel fut le rêve de ses vingt ans.

Il résolut de se faire Missionnaire et entra dans l'admirable Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée. O mystère de la Providence ! Il pensait prendre ainsi le chemin des pauvres Missions indiennes ; et il allait directement vers les honneurs et les responsabilités de l'épiscopat ! Après plusieurs années passées à l'Université d'Ottawa, comme directeur des séminaristes, il était envoyé par ses Supérieurs à Winnipeg, pour y travailler sous la direction du grand archevêque -- Mgr TACHÉ. Celui-ci le connaissait et le salua, à son arrivée, par ces paroles dont le pauvre religieux ne comprit certainement pas, tout de suite, la portée : — « Je vous désirais et je vous attendais depuis longtemps. » Oui, il l'attendait ; et, bientôt, il fixa son choix sur lui, comme sur le fils aimé à qui il léguerait son héritage — héritage de gloire et de souffrances, tout ensemble. Il ne se trompait point.

Moins d'une année après, Mgr TACHÉ terminait sa carrière d'apôtre ; et Mgr LANGEVIN était appelé par le Saint-Siège à lui succéder. Les Archevêques et les Évêques de la Province de Québec vinrent, nombreux, assister à son sacre. Nous vînmes, nous aussi, les vieux amis de collège. Ah ! ces fêtes du 19 mars 1895 et des jours qui suivirent, je m'en souviens comme si elles étaient d'hier. Quelles douces émotions, quelles joies ! Que de vœux formés pour le nouveau prélat ! Que de bons souvenirs rappelés au cours des entretiens intimes ! D'honorables magistrats, hommes pleins de foi, avaient tenu à servir eux-mêmes la première Messe épiscopale, dans la petite chapelle de l'Hôpital des Sœurs Grises. Et nous, de tout notre cœur, nous chantions nos cantiques de collège, modifiant les paroles, au besoin, pour mieux exprimer nos sentiments fraternels : *O Vierge, notre Mère, donne-lui de beaux jours !*

Mais nous comprenions bien que les jours de combat ne lui seraient pas épargnés. Il les pressentait, lui aussi, quand, en réponse aux adresses du clergé et des fidèles, il prononçait ces paroles vibrantes, qui retentissent encore à mes oreilles : — « Nous placerons sur l'autel les lois néfastes dirigées contre nous, et nous dirons à DIEU : Notre cause est la vôtre, défendez-nous !... Et, tant que les ossements de Mgr TACHÉ reposeront sous cette cathédrale, nous lutterons pour nos écoles — le rempart de notre foi et de notre nationalité. »

Deux ans plus tard, Mgr LANGEVIN venait à Montréal, pour prendre part à ma consécration épiscopale et m'imposer les mains, comme un des évêques consécrateurs. Ne voyez-vous pas, dès lors, mes Frères, se resserrer encore les liens qui unissaient, depuis longtemps, nos deux diocèses ?

Vingt années se sont passées. Il serait long de raconter tous les événements, toutes les luttes qui les ont remplies et toutes les œuvres qui les ont illustrées. Vous les connaissez, du reste, mieux que moi, et ce n'est pas le but de cet entretien. Regardez, seulement, cette cathédrale qui a remplacé l'humble temple de 1895, — à côté de nous, ce séminaire, l'un des plus magnifiques dont notre pays s'honore, — ces hôpitaux nouveaux ou agrandis, — ces maisons de prière, de saint dévouement, fondées par lui ou érigées par ses soins, — comptez les paroisses nombreuses qu'il a érigées, — admirez le Diocèse de Régina si plein de promesses et détaché, à sa demande, de celui de Saint-Boniface ; et dites-moi si le règne de Mgr LANGEVIN n'a pas été admirablement fécond et si vous n'avez pas le droit d'être fiers d'avoir eu à votre tête, pendant vingt années, un tel archevêque.

Il vous quitte, à soixante ans à peine. N'en doutez pas : Il s'est usé prématurément à la tâche, — il est tombé sur la brèche, — le chevalier sans peur est mort, les armes à la main.

Vous me demandez (je le vois dans vos figures) que je vous raconte en détail cette dernière page de l'histoire d'une si belle vie, — je pourrais ajouter : cette

page douloureusement intéressante de l'histoire du Manitoba.

Depuis quelque temps déjà, Mgr LANGEVIN souffrait d'une maladie qui le minait lentement et sur laquelle lui seul se faisait illusion. L'automne dernier, cependant, se rendant aux conseils pressants de ses médecins, il était allé prendre, sous le ciel plus clément du Texas et auprès de ses frères en religion, quelques mois de repos. L'hiver lui avait paru bien long ; mais il en avait bénéficié, et, de retour parmi nous, au printemps, il était heureux de se dire en santé parfaite. Il reprit ses labeurs interrompus ; plusieurs églises, plusieurs communautés religieuses entendirent sa parole pleine de feu. Dans l'intimité, il comptait sur plusieurs années. Il lui semblait qu'il lui restait encore des œuvres à faire ou à compléter. Hélas ! DIEU avait compté ses jours !

Le vénéré Cardinal-Archevêque de Québec allait célébrer, au mois de juin, son jubilé sacerdotal. Mgr LANGEVIN voulut se joindre à ses collègues de la Province de Québec pour offrir à Son Éminence ses félicitations et ses vœux. Il arriva à Montréal, et ce fut pour apprendre la mort subite d'un magistrat distingué, chrétien exemplaire et un de nos confrères de collège — M. Siméon Beaudin. Son cœur en éprouva un choc très rude. Nous assistâmes tous deux, dans la cathédrale, au service funèbre ; et nous conduisîmes la chère dépouille jusqu'à sa dernière demeure, au cimetière ; et, pendant que nous revenions à l'archevêché, je me rappelais les vers inspirés à Lamartine par la mort d'un ami commun et que nous avions appris jadis :

Aimons-nous, notre beau soir tombe !
Le premier des deux endormi,
Qui se couchera dans la tombe,
Laissera l'autre sans ami.

C'est avec ces pensées de tristesse que Mgr LANGEVIN partit pour Québec. Et, les grandes fêtes en l'honneur de l'illustre chef de la hiérarchie catholique au Canada terminées, il se rendit à Sainte-Anne de Beaupré. Il avait

fait plus d'une fois le pèlerinage célèbre. Il voulait encore solliciter la protection de notre puissante et bienfaisante Patronne. Il offrit le saint Sacrifice, le jour même de la fête du Sacré-Cœur : ce fut sa dernière Messe.

Déjà apparaissaient les symptômes du mal qui allait l'emporter si vite — l'érésipèle. Il revint, en toute hâte, à Montréal et se fit conduire à l'Hôtel-Dieu. Le voilà dans une chambre de cette maison, où il était venu se reposer souvent au cours de ses voyages, dans le département dit des Apôtres. Il était là, vraiment, chez lui. Les soins les plus intelligents et les plus délicats lui furent donnés avec empressement, mais la maladie persista et continua son œuvre de destruction. Autour de lui, on craignait, on s'alarmait. Seul, le cher malade restait dans l'illusion la plus complète.

Le lundi soir, 14 juin, son médecin me mande, en toute hâte, à son chevet et m'avertit de la gravité du danger. J'accours, et je commence à m'acquitter auprès de lui de ma pénible mission. M'entendre parler de l'Extrême-Onction fut pour lui la plus grande des surprises. Il croyait n'en avoir que pour peu de jours à souffrir et ne pensait qu'à une chose : retourner dans son Diocèse de Saint-Boniface, — semblable à ces vaillants soldats dont on nous raconte, aujourd'hui, les glorieux exploits et qui, pendant qu'on les soigne à l'hôpital, tout ensanglantés et meurtris, n'ont qu'un désir : retourner au feu et défendre leur patrie.

— « Mon frère », lui dis-je, « c'est mon devoir de ne rien vous cacher. Votre cas est sérieux. Les complications sont possibles. Il convient que vous fassiez ce que vous avez recommandé aux autres : préparez-vous à recevoir les derniers sacrements de l'Église. »

Dès lors, sa résignation fut grande comme sa foi. Il se confessa et répondit lui-même, d'une voix distincte, à toutes les prières qui accompagnaient l'administration du sacrement de l'Extrême-Onction. Puis vint l'absolution *in articulo mortis*. Prenant dans ses mains le crucifix d'un de ses frères Oblats que je lui présentai :

— « Mon Jésus, miséricorde », dit-il avec moi. « Seigneur, pardonnez-moi mes péchés. »

Tout le monde se retira. Je restai seul avec lui. Quels moments d'émotion ! Je ne les oublierai jamais. Il me parla de la mort, et n'exprima aucun regret.

— « Durant les quelques mois que j'ai passés au Texas », me dit-il, « je me suis surtout exercé à cultiver la confiance en DIEU. Je remets mon âme et tout ce que j'ai entre ses mains. »

— « Rappelez-vous Saint Paul », lui répondis-je. « Vous savez ce qu'il disait à son disciple : *J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai conservé la foi ; j'attends, maintenant, la couronne que me donnera le juste Juge.* Vous aussi, mon ami, vous pouvez tenir le même langage. Je vous quitte : au revoir, ici-bas ou là-haut ! »

Il ajouta quelques confidences intimes et me dit, en me serrant la main :

— « *Merci, merci, merci !* »

Je m'éloignai, en continuant de prier pour lui. Au cours de la nuit, il fit comprendre à un religieux Oblat, qui l'assistait, combien il appréciait la grâce que DIEU lui avait faite par la main de l'amitié.

A cinq heures, le 15 juin, il entrait en agonie ; à huit heures, il expirait. Averti par moi, la veille, de sa maladie, le Souverain Pontife lui avait envoyé sa bénédiction qui, malheureusement, n'arriva chez nous qu'après sa mort...

Vous savez, mes Frères, ce qui suivit. Nous avons rendu à votre archevêque tous les honneurs que nous pouvions lui rendre. Il en était si digne ! On a vu, dans notre Cathédrale de Montréal, l'épiscopat, le clergé, les communautés religieuses, des représentants des autorités municipales, provinciales et fédérales, la foule des fidèles pieusement réunis autour de son cercueil. Une voix épiscopale, une voix amie a dit, avec une éloquence pleine d'onction, ses vertus, ses œuvres et ses travaux.

Mais c'est ici, naturellement, qu'il devait et qu'il avait voulu avoir sa tombe. J'ai tenu à vous apporter moi-même ses restes vénérés. J'ai veillé auprès d'eux. Sur

la route, plusieurs fois, les enfants des écoles sont venus, avec leurs maîtres et leurs maîtresses, les saluer respectueusement, en récitant le chapelet. Quelles scènes touchantes ! Il me semblait que l'évêque enseveli bénissait encore de sa bière ces petits qui passaient et qu'il avait tant aimés. A moi que de choses il disait, mystérieusement, sur les choses du temps et de l'éternité ! Nous arrivâmes. Winnipeg et Saint-Boniface lui firent une réception qui ressemblait à un triomphe. C'était justice...

Dans deux jours, j'aurai à adresser à DIEU pour lui la prière suprême de l'Église : *Seigneur, donnez-lui le repos éternel.* Puis une autre prière suivra, que je ferai, avec vous tous, du plus profond de mon cœur : *O Dieu, envoyez, pour succéder au père aimant, au pasteur infatigable, au défenseur de toutes les nobles causes, que vous avez rappelé vers Vous, un digne continuateur de sa vaillance et de son zèle. Ainsi soit-il.*



VII. — Missions d'Athabaska : Comme aux Temps héroïques [1].

Bien évidemment, je n'ai pas attendu à ce moment pour te souhaiter une bonne année. Hier, à minuit sonnant, devant JÉSUS-Hostie, je lui ai demandé de bénir tous ceux à qui je dois m'intéresser sur cette terre, — et tu sais bien que je m'intéresse beaucoup à toi, pour bien des raisons : tu es doublement mon frère, par nature et en religion, tu es destiné à faire partie de cette phalange de Missionnaires qu'est la Congrégation des Oblats de

(1) Relation (inachevée) du R. P. Louis RIOU, Directeur de la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Fond-du-Lac, via Fort Chipweyan (Athabaska). Cette relation, datée du 2 janvier 1923, était adressée au F. Sc. François RIOU, — alors, étudiant au Scolasticat de Liège et, actuellement, élève au Séminaire-Scolasticat de Colombo. Les deux frères RIOU sont originaires de Plouvorn, Diocèse de Quimper et de Léon, où l'aîné est né en 1880 et le second en 1897.